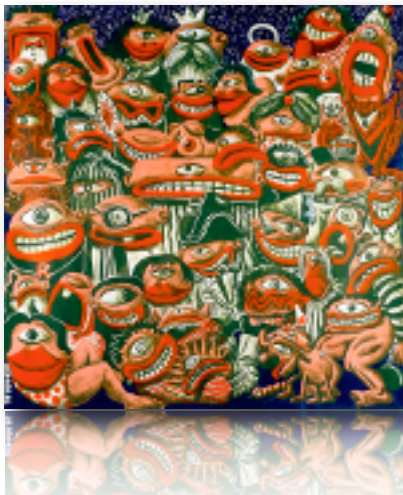


## Quand les progressistes cèdent à la misanthropie

"Ce monstre anonyme, l'homme de la rue"

Alors que le populisme de droite qu'incarne M. Donald Trump a pris le pouvoir aux États-Unis, une vague de mépris des classes populaires, qui auraient mal voté, monte chez les démocrates. Des militants démoralisés par leur débâcle à l'élection présidentielle de 2016 pansent leurs plaies en se berçant de l'illusion de leur supériorité. Sans toujours le savoir, ils ravivent ainsi une vieille idée.



Hervé Di Rosa. — "Le Peuple des Renés au grand complet", 1984 - © ADAGP, Paris 2017 - Cliché : Pierre Schwartz / Banque d'images de l'ADAGP

Le populisme transcende les divisions idéologiques traditionnelles <sup>1</sup>.

Tandis que le nationalisme anti-immigration de M. Donald Trump montait à l'assaut du Parti républicain et de la Maison Blanche, à gauche, M. Bernie Sanders mobilisait les travailleurs avec des remèdes inspirés du *Parti du peuple* (*People's Party*), qui émergea à la fin du XIXe siècle en réaction à l'emprise des banques et des industriels : nationalisation de l'éducation supérieure et de l'accès à la santé, mais aussi inversion des inégalités devant l'impôt.

De l'autre côté de l'Atlantique, le vote du "Brexit", propulsé par le *Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni* (*Ukip*), un mouvement de droite nationaliste hostile à la mondialisation, se déroulait au moment où M. Jeremy Corbyn rejetait l'orthodoxie néolibérale du *New Labour*, qui ronge le cœur de la gauche britannique depuis l'époque de M. Anthony Blair.

On aurait pu croire que les forces démocrates, dépitées par leur débâcle, adopteraient un populisme économique de gauche pour lutter contre le populisme de droite, agressif et xénophobe. Il n'en est rien. Certains progressistes manifestent au contraire une allergie croissante aux gens ordinaires. William "Bill" Maher, éditorialiste sur la chaîne HBO, en offre un bon exemple : avant l'élection, lors d'un entretien avec la porte-parole de M. Trump, Mme Kellyanne Conway, il déclarait l'air de rien que le magnat de l'immobilier gagnait le soutien du peuple parce que "les gens sont idiots". Tonalité identique dans la revue *Foreign Policy*, qui publiait en juin 2016 un article au titre éloquent : "Il est temps pour les élites de s'élever contre les masses ignorantes".

<sup>1</sup> Lire Gérard Mauger, "Populisme", itinéraire d'un mot voyageur", *Le Monde diplomatique*, juillet 2014.

Ces cris du cœur ont le mérite de l'honnêteté, mais pas celui de l'originalité. La droite fut longtemps aussi encline à la hargne misanthrope que la gauche l'est actuellement. Avant que les partisans de M. Trump n'adoptent la rhétorique populiste de M. Tout-le-monde, rappelant parfois les harangues des syndicalistes qu'ils ont combattus pendant des décennies, leurs slogans étaient souvent ouvertement élitistes. Lorsqu'il n'était encore ni chanteur de M. Trump ni abonné au rôle médiatique de l'homosexuel de droite, le journaliste Milo Yiannopoulos posait volontiers avec un tee-shirt "Arrêtez d'être pauvres" ("Stop being poor").

## Un mépris largement partagé

Infatigable provocatrice de droite désormais en phase avec la nouvelle ligne des conservateurs, Ann Coulter a longtemps baigné dans la sorte de panique morale qui caractérise sa classe depuis l'émergence de la modernité : peur des masses humaines supposées facilement impressionnables, émotionnellement instables et se reproduisant à l'excès. Dans son livre *Demonic*<sup>2</sup>, qui expose "comment la mafia progressiste met l'Amérique en danger", elle encense les travaux de Gustave Le Bon (1841-1931). L'influence de cet essayiste français, auteur en 1895 de *La Psychologie des foules*, fut telle qu'il suscita l'admiration d'Adolf Hitler et qu'il sert depuis de référence aux misanthropes et aux eugénistes. Tout le discours anti-immigration, qui a récemment abouti à la décision de M. Trump de construire un mur à la frontière mexicaine, s'inscrit dans cette tradition de peur des masses qui grouillent et des classes populaires, aussi bien étrangères qu'autochtones. Cette défiance a d'abord visé, au sein des sociétés occidentales, les ouvriers blancs, avant de trouver une nouvelle cible dans les minorités ethniques arrivées de fraîche date.

Dans les deux cas, la rhétorique est d'une cohérence parfaite :

*"Ils sont trop nombreux. Ils font trop d'enfants. Ils vont engloutir nos ressources limitées. Il n'y a pas assez de place. Ils vont détruire et dégrader notre culture."*

Mais ce qui frappe dans le nouvel ordre politique, c'est l'interchangeabilité de ces opinions : si Mme Hillary Clinton avait remporté l'élection présidentielle américaine ou si les Britanniques avaient rejeté le "Brexit", on observerait probablement une plus grande appétence pour le peuple chez les sociaux-démocrates et davantage de misanthropie à droite de l'échiquier.

Elle n'en est d'ailleurs pas absente. La sous-culture suprémaciste blanche propagée en ligne par la mouvance de la "droite alternative" (*alt-right*) alimente la défiance envers les masses : quiconque ne garde pas à l'âge adulte cette pulsion adolescente à se distinguer des courants dominants de la société est traité de *normie* (déformation de "normal") ou de " salope de base" (*basic bitch*), comme si le séparatisme blanc était un obscur genre punk. La même hostilité imprègne les écrits et la rhétorique de la droite nationaliste qui sévit sur Internet. Plus on observe les forces réactionnaires mobilisées en faveur du président milliardaire, plus l'opportunisme de son virage populiste apparaît.

La cible de cette défiance vis-à-vis du peuple s'est déplacée au fil du temps. En Europe occidentale, à la fin du XIXe siècle et pendant une bonne partie du XXe siècle, l'intelligentsia avait en horreur les médias, qui aujourd'hui élèvent au rang d'apôtres les commentateurs élitistes. Dans les années 1930, le critique littéraire britannique Frank Raymond Leavis mena ainsi une campagne contre "le cinéma, les journaux, la publicité sous toutes leurs formes" et mit en garde contre l'alphabétisation et les nouvelles technologies, responsables selon lui d'une "crise de la culture" sans précédent dans l'histoire.

<sup>2</sup> Ann Coulter, *Demonic : How the Liberal Mob Is Endangering America*, Crown Forum, New York, 2011.

Comme l'a relevé le professeur de littérature John Carey<sup>3</sup>, l'essayiste et poète américano-britannique Thomas Stearns Eliot décrivait les lecteurs de journaux comme une

*"masse complaisante, pleine de préjugés et dénuée de jugement".*

L'écrivain anglais David Herbert Lawrence préconisait de prendre le mal à la racine :

*"Fermons toutes les écoles [puisque] l'immense masse humaine ne devrait jamais apprendre à lire et à écrire."*

Et Aldous Huxley :

*"L'éducation universelle a créé une immense classe de ce que j'appellerais les Nouveaux Imbéciles."*

Quant à Charles Baudelaire, il condamnait la photographie, un "sacrilège" qui permet à "la société immonde" de "contempler sa triviale image". On imagine l'horreur que lui inspirerait la mode des égoportraits...

Pis encore était, selon John Carey, la peur de la croissance démographique. De 1800 à 1914, la population européenne passe de 180 à 460 millions de personnes, faisant surgir aux yeux de l'intelligentsia le spectre d'une dégradation culturelle. Le romancier Herbert George Wells décrit une "nuée extravagante de nouvelles naissances" qu'il qualifie de "principal désastre du XIXe siècle". À son apogée, cette inquiétude se mêlera aux politiques proto-fascistes, aux projets eugénistes et génocidaires.

On ne peut qu'être profondément choqué de découvrir que tant de géants de la littérature considéraient la majorité des gens comme des sous-hommes.

*"Je crois", écrivait Gustave Flaubert, "que la foule, le nombre, le troupeau sera toujours détestable."*

Ezra Pound, qui deviendra plus tard un partisan du fascisme, conçoit l'humanité comme une "masse d'idiots". Virginia Woolf se plaint de "ce monstre anonyme, l'Homme de la Rue". À son grand désespoir, la société n'est qu'une

*"gelée de matière humaine vaste, molle et presque informe qui tremblote occasionnellement d'un côté ou de l'autre au gré des instincts de haine, de vengeance ou d'admiration qui la meuvent".*

Aujourd'hui, chacun considère ces tirades comme le comble de l'élitisme. Pourtant, la culture de masse a intégré beaucoup de ces fantasmes. Ces mêmes médias hier soupçonnés d'ouvrir la voie à la tyrannie de la foule n'ont pas tardé à véhiculer la haine des masses auprès des masses elles-mêmes. Les années 1990 marquent à cet égard un tournant : le mépris pour l'humanité prend une allure désabusée et tendance, transformant une posture de la contre-culture en un trait dominant.

---

<sup>3</sup> John Carey, *The Intellectuals and the Masses : Pride and Prejudice Among the Literary Intelligentsia, 1880-1939*, Faber and Faber, Londres, 1992.

On voit alors le célèbre humoriste américain Bill Hicks ironiser avec force effets sonores sur le "miracle de la naissance" dans des spectacles où l'amour de l'humanité le dispute à la conscience de classe :

"Ce n'est pas un miracle si tous les neuf mois n'importe quel yin-yang dans le monde peut pondre un chou pleurnichard de plus sur notre planète. Au cas où vous n'auriez pas vu de statistiques récentes sur les mères célibataires, le miracle se propage comme une traînée de poudre. Alléluia ! Dans le monde entier, les parcs à caravanes<sup>4</sup> se remplissent de petits miracles. (...) Vous savez ce qui serait vraiment miraculeux ? Que je puisse me souvenir du prénom de ton père, nom de Dieu. Plof ! Je crois que je vais devoir t'appeler Chauffeur Routier Junior. Plof ! Je te présente ton frère, Livreur de Pizzas Junior. Voilà ton autre frère, Exterminateur de Cafards Junior. Et encore un frère, Homme à Tout Faire Junior."

Trente ans plus tard, on retrouve ce style sur les nouveaux forums d'extrême droite, avec leur haine du corps féminin qui enfante, qu'il soit noir, hispanique ou blanc et pauvre.

En 1996, Tool, un groupe de heavy metal prisé par les intellectuels et proche de Bill Hicks, sort son album *Ænima*, dont le titre-phare compare la composition humaine de Los Angeles avec le contenu de toilettes qui mériteraient d'être lavées par une version laïque du déluge biblique :

"Voici ce trou pourri qu'on appelle L. A.," hurle le chanteur Maynard James Keenan ; "la seule solution, c'est de tirer la chasse."

Une kyrielle d'artistes *grunge* et metal reprendront ce refrain, dont Slipknot. Le groupe publie en 2001 un titre qui brille par sa concision : *People = Shit* ("Les gens, c'est de la merde").

Le style misanthrope des années 1990 trouve aussi des résonances dans l'autre camp de la guerre culturelle, chez les prêcheurs de haine apocalyptiques, comme le pasteur Fred Phelps, mort en 2014. Phelps prônait l'acceptation de la fin bien méritée que Dieu prévoyait pour les masses américaines superficielles, grouillantes, terrestres et intolérablement charnelles.

C'est aussi un pasteur chrétien, Thomas Malthus, qui écrit en 1798 le célèbre *Essai sur le principe de population*, dotant la peur de la natalité incontrôlée d'une légitimité morale et philosophique. Ce faisant, il fournissait également une caution scientifique au traitement cruel infligé aux foyers pour sans-abri et aux orphelinats pendant la révolution industrielle, puis à la montée du darwinisme social et à l'eugénisme de l'Europe impériale.

Tout comme la misanthropie, les idées malthusiennes ont regagné en popularité dans les cercles de gauche dans les années 1990. Elles étaient déjà réapparues quelques décennies plus tôt dans la contre-culture écologiste de l'après-guerre. Vendu à deux millions d'exemplaires, l'ouvrage néo-malthusien *La Bombe P* (*The Population Bomb*), écrit par le biologiste Paul Ralph Ehrlich en 1968, faisait de la surpopulation un problème environnemental majeur. Ehrlich préconisait

"le développement d'agents de stérilisation de masse".

---

<sup>4</sup> Où résident généralement des populations pauvres. Lire Benoît Bréville, "Le petit peuple des mobile homes", *Le Monde diplomatique*, février 2016.

Sa "prise de conscience de la surpopulation", écrivait-il, remontait à "une nuit chaude et nauséabonde à Delhi, où les gens passaient leur main à travers la fenêtre du taxi pour mendier. Les gens déféquaient et urinaient. Les gens s'accrochaient aux bus. Les gens élevaient des animaux. Des gens, des gens et encore des gens".

Il s'était empressé de retourner à son hôtel parce qu'il avait "peur de la foule".

## "Profond malaise culturel"

Murray Bookchin, l'un des plus grands défenseurs de la gauche moderne, mais aussi l'un de ses plus grands critiques <sup>5</sup>, percevait dans les années 1990

*"un profond malaise culturel qui reflète la perte de confiance dans les capacités créatrices de notre espèce".*

Il reprochait aux soi-disant progressistes de promouvoir une sorte d'"hygiène spirituelle" à la limite de l'eugénisme pour ralentir la consommation effrénée des ressources.

Les vieux conservateurs attachés à la culture prônaient le décorum, les bonnes manières, la préservation des grandes institutions et des traditions. Ce projet reposait implicitement sur la foi dans la dignité et la perfectibilité humaines. L'intelligentsia misanthrope moderne s'attachait à protéger la haute culture des forces corrosives de la massification : cela attestait au moins d'une certaine dévotion pour l'excellence de la création artistique de l'humanité.

Mais, à présent, qu'ont-ils à offrir, ces partisans de Mme Clinton qui traitent les gens d'imbéciles ? Et ces nihilistes misanthropes de droite qui méprisent les *normies*, qu'ont-ils à offrir, si ce n'est une vision fataliste et sans avenir, dictée par le déterminisme biologique ?

Au lieu de s'inspirer des grandes mobilisations populaires et humanistes du passé, comme le mouvement des droits civiques ou les mouvements syndicaux, certains des critiques les plus tapageurs de M. Trump s'inscrivent dans la tradition élitiste de la peur et du mépris. Ce que nous devons affronter aujourd'hui n'est pas tant un populisme débridé qu'un débat confus sur ce que ce populisme représente et sur les aspirations que les classes populaires peuvent nourrir.

Angela Nagle

Journaliste. [Une version de cet article](#) est parue dans le magazine américain *The Baffler*, en mars 2017. (voir ci-dessous).

## En perspective

➤ [La déroute de l'intelligentsia](#) > Serge Halimi, décembre 2016 - Les Américains n'ont pas seulement élu un président sans expérience politique : ils ont également ignoré l'avis de l'écrasante majorité des journalistes, des artistes, des experts, des universitaires. Le choix en faveur de M. Donald Trump étant souvent lié au niveau d'instruction des électeurs, certains démocrates reprochent à leurs concitoyens de ne pas être assez cultivés. (...)

<sup>5</sup> Lire Benjamin Fernandez, ["Murray Bookchin, écologie ou barbarie"](#), *Le Monde diplomatique*, juillet 2016



- **Faut-il avoir peur du populisme ?** > Alexandre Dorna, novembre 2003 - Chose curieuse : le populisme est généralement traité sous forme stéréotypée, comme un non-sens ou une sorte de "fait divers" pittoresque. Il sert à analyser pêle-mêle, ici, la victoire de M. Luiz Inácio "Lula" da (...)
- **Le festival du mépris** > Claude Julien, octobre 1990



Angela Nagle

No. 34

## Enemies of the People

### How hatred of the masses bridges our partisan divide

© Ariel Davis

As we veer into a brave new age of right-wing populism, a restive mood of contempt for the masses has seized the opposition. Demoralized liberals, still reeling from the debacle of the 2016 presidential ballot, are salving their wounds with reveries of metaphysical superiority.

There are many curious things about this rhetorical shift. For starters, populism cuts across traditional ideological divides. Paralleling Donald Trump's nationalist anti-immigration takeover of the GOP and the presidency was the left-populist crusade of Bernie Sanders, rallying workers to traditional (capital-*P*) Populist remedies of public ownership of higher education and health care access, among other things, and a reversal of the present inequalities of federal taxation. Meanwhile, the anti-globalist Brexit vote, captained by the nationalist rightist UK Independence Party, came in the wake of Jeremy Corbyn's overthrow of the New Labour neoliberal orthodoxies festering at the heart of British left politics since the age of Tony Blair.

You'd think the disenchanted forces of Anglophone liberalism would now embrace viable left populisms of the economic variety as an antidote to the confrontational, xenophobic cultural populism of the right. But you would, of course, be wrong.

In but one representative sample of the growing allergy to ordinary people within contemporary liberalism, HBO pundit Bill Maher airily informed Trump campaign spokeswoman Kellyanne Conway during a pre-election interview that her candidate was gaining popular support "because people are stupid." The tone was strikingly similar in outlets of respectable liberal opinion. In response to the rise of the populist right in Britain and the United States, *Foreign Policy* magazine ran a title-says-it-all essay under the headline "It's Time for the Elites to Rise Up Against the Ignorant Masses." One History News Network contributor weighed in during the early phase of the GOP primaries with the anguished cry, "Just How Stupid Are We?"

Such outbursts at least have the minimal virtue of honesty. But what's still more curious about this reflexive rhetoric of misanthropic panic is that, prior to the Trump and Brexit uprisings, the right was just as apt to harbor vicious misanthropic sentiments as the left is now.

## The Pre-Populist Right

Before the noticeable turn among Trump supporters toward populist ordinary-guy rhetoric—at times they started to sound like rousing orators of the kind of trade unions they've spent decades trying to smash—their sloganeering was often openly elitist. Prior to landing a six-figure book contract as a Trump evangelist and professional right-wing gay guy, Milo Yiannopoulos relished posing for photos while modeling a T-shirt that read “STOP BEING POOR.” And tireless right-wing provocateur Ann Coulter—an erstwhile outsider who likewise now finds herself awkwardly aligned with the new mainstream of conservative opinion—has long drawn upon the pernicious elite tradition of privileged contempt for the mob. In particular, she updates a variety of moral panic that has characterized her class since the emergence of modernity: fear of the overcrowding, overbreeding, emotionally volatile, easily cowed mass of humanity.

The longer you look at all the forces of reaction marshaled behind the billionaire president, the more opportunistic his populist turn seems.

In her 2011 book *Demonic*, which explained how “the liberal mob is endangering America,” Coulter praised the work of Gustave Le Bon, the first Frenchman to set about measuring the craniums of Nepalese peasants in an effort to lend pseudoscientific credence to elite European imperialist and economic projects. Le Bon's influential 1895 book *The Crowd* drew admiring praise from Hitler and has been a reliable touchstone for misanthropes and eugenicists since. In fact, the whole anti-immigration discourse, marked recently by Trump's “build the wall” rallying cry, is steeped in the legacy of Le Bon and those who have always feared the teeming masses and the great unwashed, whether foreign or homegrown. Their alarmist outcries were typically first deployed upon the toiling white masses within Western societies, and then would find a new subject in new foreign ethnic minorities.

In both settings, the rhetoric is remarkably consistent: *There are too many of them. They breed too much. They'll swamp our limited resources. There isn't enough room. They'll destroy and vulgarize our culture.* But what's striking in our own new political order is how ideologically fungible such sentiments are becoming before our eyes. Put another way: if Hillary had won—or Brexit had been resoundingly voted down—we would be hearing more populism from the liberals and more misanthropy from the right.

More confusing still, in the web-native invective of the overtly white-separatist subculture of the new online right—the self-styled “alt-right”—anyone who does not carry into adulthood the strangely adolescent impulse to distinguish herself from the hated mainstream of society is derisively called a Normie or a Basic Bitch, as though white separatism were an obscure punk genre. A common thread of masses-deriding misanthropy runs through the writing and rhetoric of the online white-nationalist right. Indeed, the longer you look at all the forces of reaction marshaled behind the billionaire president, the more opportunistic his populist turn seems.

## The People, No

The targets of this panic have shifted over time. In Western Europe at the end of the nineteenth century and well into the twentieth, the intelligentsia reserved its greatest horror for the very mass

media that nowadays empowers and elevates the apostles of today's mass-baiting commentators. In the 1930s F. R. Leavis led a campaign in writing against "films, newspapers, publicity in all forms" and warned that mass literacy and new technologies meant that "culture is at a crisis" unprecedented in history. Baudelaire condemned photography as a "sacrilege," which allowed "the vile multitude" to "contemplate its own trivial image." One can imagine his horror at today's selfie culture.

But what exercised this founding cohort of misanthropic intellectuals was less the proliferation of mass literacy than the people absorbing suspect new forms of cultural content. The education reforms at the end of the nineteenth century introduced universal elementary education. As literary critic John Carey has argued, it was the formation of this new reading public that created the demand for the popular newspaper, which became a handy synecdoche for "the masses" among the opinion-forming classes. T. S. Eliot called newspaper readers "a complacent, prejudiced and unthinking mass." D. H. Lawrence argued for going to the root of the matter: "let all schools be closed at once," he proposed, since "the great mass of humanity should never learn to read and write." Aldous Huxley wrote, "universal education has created an immense class of what I may call the New Stupid"—a distinctly unwitty title with a very Bill Maher ring to it.

Most important, according to Carey, was fear of a growing population. From 1800 to 1914, Europe's population rose from 180 million to 460 million. This, together with the specter of cultural degradation that went along with it, sent the intelligentsia into a panic about mass culture. At its zenith, this fear merged with proto-fascist politics, eugenics schemes, and genocidal fantasies. H. G. Wells called the age's new influx of human beings "the extravagant swarm of new births" and "the essential disaster of the nineteenth century." A whole panic genre of books about the masses emerged in response. *The Revolt of the Masses* by Spanish philosopher José Ortega y Gasset, published in 1930, fused the two main strains of elite panic into a single argument, in which every worthy tradition of Western high culture was held to be on the verge of complete annihilation at the hands of an animalistic mass public.

It's more than a little shocking to discover that so many revered literary giants from this time thought the vast majority of people were essentially subhuman. No one is especially surprised to hear that Nietzsche warned that "a declaration of war on the masses by higher men is needed" to bring "the superfluous" under heel. But figures like W. B. Yeats also thought the ideas Nietzsche articulated were "a counteractive to the spread of democratic vulgarity." A member of the Eugenics Society, he wrote, "Sooner or later we must limit the families of the unintelligent classes. Since about 1900 the better stocks have not been replacing their numbers while the stupider and less healthy have been more than replacing theirs." Flaubert wrote, "I believe that the crowd, the mass, the herd, will always be detestable." Ezra Pound, later a notorious enthusiast of fascism, regarded humanity as a "mass of dolts" and Virginia Woolf bemoaned "that anonymous monster the Man in the Street." Mass society was, in her scandalized judgment, "a vast, featureless, almost shapeless jelly of human stuff . . . occasionally wobbling this way or that as some instinct of hate, revenge, or admiration bubbles up beneath it."

## The Mass Art of Mass Hatred

Today, of course, our middlebrow cultural consensus would consider such self-regarding tirades as the height of elitism, or indeed as fascist complaints about "cultural decadence." Strangely enough, though, many of these same exterminationist fantasies have now been absorbed into contemporary mass culture itself. The very mass media they saw fomenting the tyranny of the mob was soon conveying the hatred of the masses to the masses.

In many ways, this outlook took fullest hold a century after Gustave Le Bon's opus on the subject. The 1990s, when Maher came into his TV celebrity, marked the tipping point; contempt for the human race acquired a certain jaded cool, and made a countercultural pose into a mainstream one. Kurt



Cobain, now revered for his sensitivity and progressive cultural politics said, “Humans are stupid. I’m ashamed to be human.” Comedian Bill Hicks, who likewise rocketed to national fame in the nineties, delivered stand-up punchlines like, “We’re a virus with shoes.” He riffed at length on the “miracle of childbirth” and punctuated his misanthropic class-hatred shtick with sound effects:

It’s not a miracle if every nine months any yin yang in the world can drop a litter of these mewling cabbages on our planet. And just in case you haven’t seen the single mom statistics lately, the miracle is spreading like wildfire. Hallelujah! Trailer parks all over the world just filling up with little miracles. Thunk! Look at all my little miracles. Thunk! Filling up my trailer like a sardine can. Thunk! You know what would be a real miracle? If I could remember your daddy’s name, godammit. Thunk! I guess I’ll have to call you Trucker Junior. Thunk! There’s your brother, Pizza Delivery Boy Junior. There’s your brother Exterminator Junior. There’s your brother, Will Work For Food Junior.

Again, precisely this style of rhetoric can be found in the new online far-right’s squalid forums, which are filled with deep-seated hatred for the breeding female body, whether black, Hispanic, or white trash.

Tool, the thinking man’s U.S. heavy metal band and ardent fans of Hicks, released their most famous song in 1996, the title track of the album *Ænima*, in which they compared the human content of their own city to the contents of a toilet that deserved to be washed away in a secular, scatological reimagining of a biblical flood: “Here in this hopeless fucking hole we call L.A.,” Tool frontman Maynard James Keenan yelled, “the only way to fix it is to flush it all away.” A whole host of grunge and metal artists joined the chorus, a guignol of humanity-hating that probably culminated with Slipknot’s 2001 track “People=Shit.” (Again, points for concision.)

What do the jaded Hillary loyalists who call the public stupid have to offer?

Such faux-rebellious posturing weirdly echoes the sentiments of D. H. Lawrence when he wrote that “it would be nice if the Lord sent another Flood and drowned the world” to answer the prayers of those who “detest the spawning human-being.” Not long before a real political movement brought such fantasies to horrifying realization in Nazi Germany, Lawrence even wrote, “three cheers for the inventors of poison gas.”

This ’90s misanthropic style also found telling echoes on the other side of the culture-war divide—namely, in the unlicensed disgust of apocalyptic hate preachers like the late pastor Fred Phelps, who professed to welcome the deserved end that God had arranged for the shallow, teeming, earthly, and disgustingly corporeal American masses. Pat Robertson and Jerry Falwell disastrously flirted with their own brand of Phelpsian eschatological fantasy shortly after the September 11 terror attacks, when Falwell mused on a *700 Club* broadcast that God had assented to the sacrifice of the thousands killed on that day as atonement for America’s toleration of the sins of homosexuality and abortion.

## The Sin of Breeding

It was also a Christian parson, Thomas Malthus, who wrote the darkly influential *Essay on the Principle of Population* in 1798, lending moral and philosophical legitimacy to the fear of uncontrolled breeding. Murray Bookchin described Malthus’s essay as an “ideological diatribe against the humanistic tradition of the enlightenment” and a “pessimistic attack upon the egalitarian ideals” of his opponents. Malthus provided a cover of scientific respectability, argued Bookchin, for cruel treatment in the English poorhouses and orphanages during the Industrial Revolution. And Malthusianism would go on, over its long, ugly career, to furnish all-purpose alibis for the rise of social Darwinism, eugenics, and the genocidal policies of Imperial Europe—and ultimately for the Holocaust, where the

“lifeboat ethic” advanced by Malthus meant that much of humanity had to be pushed overboard to save “the fit.”

Malthusian ideas likewise found a resurgent appeal during the '90s in left-leaning circles. These ideas had sprung up earlier via the ecological wing of the post-war counterculture. *The Population Bomb*—a Malthusian tract written by biologist Paul Ehrlich in 1968—sold 2 million copies and made the cause of overpopulation a fashionable environmental one. Ehrlich, for his part, promoted a cold-hearted Malthusian policy agenda seeking to promote “the development of mass sterilization agents.” Ehrlich wrote that his “feel for overpopulation” came from “one stinking hot night” in Delhi: “people thrusting their hands through the taxi window, begging. People defecating and urinating. People clinging to buses. People herding animals. People, people, people, people.” He hurried back to his hotel because he was “frightened” of “the mob.”

One of the sharpest advocates and internal critics of the modern left, Bookchin saw in the '90s “a deep-seated cultural malaise that reflects a waning belief in our species’ creative abilities.” He called out self-styled progressives, meanwhile, for endorsing a quasi-eugenicist brand of “spiritual hygiene” to curb the ravenous resource consumption of the masses.

Cultural conservatives have at their best argued for decorum, good manners, the rule of law, and the preservation of great institutions and traditions. This project was implicitly built on a belief in the dignity and improvability of people. Even the elite misanthropic fears of the modern intelligentsia sought to preserve high culture against the corrosive forces of massification, which meant at a minimum that they expressed a devotion to human artistic creation at its highest.

Today, what do the jaded Hillary loyalists who call the public stupid have to offer? What does the misanthropic nihilism of Pepe-meme-making rightist trolls who disdain “Normies” offer, other than its own form of cultural degeneracy and a fatalistic vision of a canceled future dictated by biological determinism?

Instead of drawing upon the great humanistic popular mobilizations of the past like the civil rights and labor movements, some of Trump’s noisiest critics have drawn upon the tradition of elite misanthropic fear and contempt. The real challenge we now face is not so much an unleashed mass populism but the confused debate over what populism represents—and what aspirations the masses are allowed to harbor.